

Franck Dorso

Un espace indécis au cœur d'Istanbul
La muraille de Théodose II en 2001

Institut français d'études anatoliennes

La muraille, frontière détournée

DOI : 10.4000/books.ifeagd.782
Éditeur : Institut français d'études anatoliennes
Lieu d'édition : Istanbul
Année d'édition : 2003
Date de mise en ligne : 4 novembre 2014
Collection : Patrimoines au présent
EAN électronique : 9782362450358

OpenEdition Books
http://books.openedition.org

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2003

Référence électronique
DORSO, Franck. *La muraille, frontière détournée* In : *Un espace indécis au cœur d'Istanbul : La muraille de Théodose II en 2001* [en ligne]. Istanbul : Institut français d'études anatoliennes, 2003 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/ifeagd/782>. ISBN : 9782362450358. DOI : https://doi.org/10.4000/books.ifeagd.782.

Ce document a été généré automatiquement le 9 juin 2023.

La muraille, frontière détournée

1 Nous arrivons maintenant au « local » dans sa dimension très concrète. Dans le même temps, nous entrons résolument dans le monde du piéton, et c'est de ce point de vue que nous nous situerons dans cette partie.

2 On a vu plus haut que la muraille était le théâtre d'une occupation humaine polymorphe. Pour A. Bourdin[7], le mode d'occupation d'un espace se définit par trois dimensions. La première est l'usage, qui se décompose lui-même en : utilisation (localisation des pratiques liées à l'espace, lieux de travail, de consommation, parcours...), colonisation (localisation et cohabitation sont produits par les normes de groupes sociaux), et appropriation (manière dont un individu ou un groupe va tenter de posséder un espace : pratiques commerciales, culturelles, achat de logement...). La seconde dimension est le degré d'unité de l'occupation et la manière dont elle s'établit (un mode d'occupation peut prévaloir quelque part mais n'est presque jamais exclusif). La troisième et dernière dimension consiste à élaborer une logique à partir, d'une part, des axes utilisés pour interpréter les situations spatiales, et, d'autre part, des valeurs privilégiées pour leur donner du sens. Il faut pour cela croiser l'analyse des individus ou groupes localisés (quelles caractéristiques de localisation ?), l'analyse des caractéristiques des espaces dans lesquels ils sont localisés, et enfin l'analyse des valeurs et des normes qui sous-tendent les sens, les représentations et les images que les groupes donnent à ces espaces.

Qui fait quoi ?

3 Quatre groupes sont sommairement identifiables selon leur mode d'usage de l'espace. Rappelons que ces catégories ont été définies pour les besoins de l'analyse, et qu'un même individu peut appartenir à plusieurs catégories.

4 Le premier groupe est celui des riverains qui habitent les quartiers jouxtant la muraille. Compte tenu de l'éloignement des habitations côté extérieur (au moins 500 mètres), on parlera ici des habitants du côté intérieur et de quelques travailleurs du côté extérieur (notamment les employés des cimetières). Il y a plusieurs types d'habitats, et plusieurs groupes différents. La majorité (hormis la majorité silencieuse des immenses cimetières musulmans et chrétiens qui bordent la muraille) est constituée de salariés ou petits

commerçants au noir (souvent deux activités sont nécessaires pour vivre) qui habitent dans les petits immeubles de trois ou quatre étages. Ils forment une sorte de sous-classe moyenne, si l'on peut se permettre cette expression bizarre, qui représente la majorité de la population stambouliote. Ce sont des immigrants d'Anatolie (presque tous paysans avant leur arrivée) ou des descendants d'immigrants. On trouve également quelques petits ateliers d'artisans ou de mécaniciens. Une zone entre Ulubatlı et Edirnekapı est exclusivement habitée par des tziganes sédentarisés qui pratiquent sur place une forme de prostitution familiale. Enfin, les minorités grecque et arménienne sont présentes, et se retrouvent autour des petites églises orthodoxes et grégoriennes qui bordent la muraille (il y a ainsi 50 fidèles tous les dimanches à l'église *rum* orthodoxe de Belgradkapı).

5 Le second groupe est celui des passants, des personnes qui franchissent la muraille, la traversent ou la parcourent, s'y arrêtent parfois pour des temps plus ou moins longs. Il s'agit d'individus isolés ou de petits groupes de 2 à 10 personnes. L'enquête sur leurs origines et leurs positions sociales révèle une grande disparité, seules les classes supérieures manquent à l'appel. Les gens qui ont un logement proviennent des arrondissements proches. Ces gens viennent se reposer, s'isoler ou se retrouver, discuter, faire la sieste, manger ou boire de l'alcool. La toxicomanie (alcool et drogues) trouve dans la muraille un endroit discret et permissif, en particulier le soir et la nuit, mais pas exclusivement. Nous avons vu également près d'Edirne- kapı un vieil homme installer dans une petite niche à un mètre cinquante du sol une sorte de comptoir à *rakı* (alcool turc). On trouve également des couples jeunes qui viennent s'y cacher : rencontres, flirts ou relations sexuelles, ils trouvent eux aussi ici un espace tranquille de tolérance/permissivité, à l'abri du contrôle social permanent. De nombreux « errants » sans travail, parfois de passage à İstanbul où ils sont venus tenter leur chance avant de retourner dans leur *memleket* (« bled », village ou région d'origine), arpentent aussi en nombre la muraille, qui devient refuge. On trouve aussi du côté du donjon d'Anemas un groupe d'enfants guides-racketteurs d'une dizaine d'années. Il n'est pas rare de rencontrer de vieilles femmes récoltant des herbes pour manger ou pour soigner (la rencontre la plus étonnante fut celle de Serna, qui cueillait des orties pour en faire un remède contre le cancer d'un de ses proches). Enfin, des charretiers font paître leurs chevaux sur les espaces laissés à la verdure.

Les bostan dans l'épaisseur de la muraille

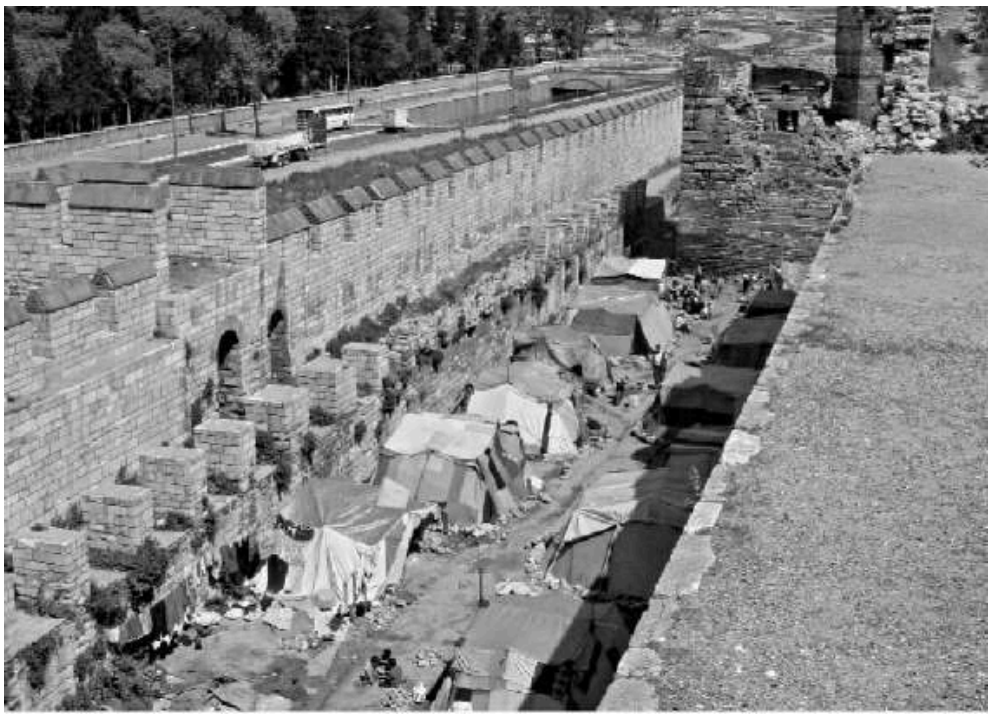


6 Le groupe qui travaille mais n'habite pas dans la muraille est en majorité constitué des jardiniers qui officient entre Yedikule et Mevlânakapı. Ils sont pour la plupart originaires de Kastamonu (au nord d'Ankara) et vivent souvent à Zeytinburnu (vaste arrondissement côté extérieur). Avec peu d'outils, ils ont réussi au fil du temps à transformer l'intérieur de la muraille et tout l'espace devant le rempart jusqu'à l'ancien fossé maintenant comblé en un ensemble de parcelles ordonnées au millimètre : carrés géométriques, alignements parfaits des sillons, désherbage scrupuleux. Ils ont également construit avec peu de moyen un système d'irrigation performant (ils ne veulent pas dire d'où vient l'eau), avec bassins et parfois pompes. Dans les parcelles, peu d'outils et beaucoup de débrouille. Nous avons vu ainsi Mert[8] irriguer le bout de sa parcelle avec un bout d'assiette cassée guidant progressivement l'eau dans une rigole sur le sol. Ils se plaignent cependant de la mauvaise qualité de la terre, « pleine des déchets du mur ». Ils paient un loyer annuel à la ville dont le montant serait équivalent à 8000 francs par an (ce chiffre reste à confirmer) par parcelle, les cultivateurs s'arrangeant entre eux pour la répartition entre familles. Il n'est pas possible de savoir si ce système est officiel : il l'est d'après certains, c'est un système de bakchich pour d'autres (n'oublions pas que le bakchich a un statut quasi légal), et pour certains responsables municipaux il s'agit tout simplement d'occupation illégale et gratuite. Nous ajouterons à ce groupe les quelques éleveurs ou gardiens de moutons que l'on trouve à trois ou quatre portes à l'approche du *Kurban Bayram* (fête du sacrifice), et plutôt seulement autour de Mevlânakapı le reste du temps.

7 Le quatrième et dernier groupe, enfin, est constitué des gens qui habitent, et parfois travaillent aussi, dans la muraille. On y trouve pour commencer, en habitat fixe (pièces du bâti, niches aménagées ou même creusées), les *hurdacı* (récupérateurs) qui partent faire leurs tournées dans les arrondissements environnants, munis de leurs grands diables bâchés. Leurs campements s'apparentent en général à un chantier hétéroclite et sale, et sont souvent défendus par des chiens. À cela s'ajoute, toujours en dur, des immigrants récents, très pauvres, qui sont là en transition. On trouve encore des

squatters récents et temporaires qui viennent de perdre leur emploi et/ou leur logement, et comptent bientôt « se refaire ». Les *çingene* (tziganes), en habitat itinérant, forment peut- être l'effectif le plus important actuellement. Ils plantent leurs tentes dans les parties les plus cachées de la muraille, et sont le plus souvent invisibles de la rocade. Un campement compte environ une dizaine de tentes. Ils sont majoritairement originaires d'Adana et du Hatay (Antioche). Certains sont venus pour le ramadan, pendant lequel ils tiennent traditionnellement le rôle de *davulcu* (joueur de tambour) : par petits groupes, ils arpentent les rues vers 3 h 30 de la nuit pour réveiller les habitants avec le tambour et une mélopée chantée répétitive. C'est l'heure de se lever pour le repas avant la première prière et le lever du soleil, qui marquent le début du jeûne. Le ramadan terminé, ils restent parfois à Istanbul et cherchent de petits emplois et/ou mendient. L'afflux de tziganes à Istanbul semble constant, suivant le mouvement général d'exode. Ainsi, les campements dans les murailles, auparavant temporaires, tendent à devenir permanents. De la même manière, leurs activités s'étendent vers des registres plus durables. Nous avons ainsi pu voir les occupants d'un campement à Mevlânakapı exercer le métier de récupérateur. Particularité culturelle, les femmes, tout comme les hommes, tiraient l'*el arabası* (le diable bâché). Citons enfin deux cas particuliers : Faruk et sa petite menuiserie installée à la base d'une tour près du Tekfur Saray, dernier artisan installé dans la muraille, et Umut, occupant du dernier *gecekondu* du côté extérieur de la muraille, près d'Eğrikapı.

Campement de *çingene* à l'intérieur de la muraille en 2001



8 Il faut pour finir citer les nombreux animaux qui logent dans la muraille, achevant de perpétuer en pleine ville un mode de vie paysan (dont la muraille n'a pas le monopole, loin s'en faut). Chevaux, ânes, moutons (bien moins qu'il y a dix ans, suite aux interventions municipales) et chiens font partie du paysage (la charrette à cheval reste d'ailleurs un moyen de locomotion courant à Istanbul, et pas seulement dans les rues :

on peut voir sur l'autoroute qui relie Istanbul à Ankara des poids-lourds lancés à 100 km/h doubler des attelages imperturbables).

9 La muraille est donc bien occupée, et de diverses façons. Le détournement de sa fonction primitive, avec l'abandon de sa vocation militaire, date du XIX[e] siècle. Les opérations de rénovation et de dégagement des années 1990 ont éliminé une grande partie des *gecekondus* et des ateliers qui envahissaient le site, mais l'occupation a très vite repris (ou s'est maintenue en se modifiant). Cet espace, laissé à lui-même par les pouvoirs publics après les rénovations, a vu apparaître de nouvelles formes d'occupation, plus « sauvages ».

Confrontations

10 L'analyse des pratiques est indissociable de celle des représentations et des images de la muraille, qui ont été un peu plus difficiles à cerner pour les occupants du lieu. Les jardiniers sont les seuls à avoir un discours clair et immédiat : la muraille est propre, c'est le résultat de notre travail, c'est nous qui nettoyons, et en plus, nous devons payer un loyer ! À l'opposé, les tziganes ne produisent aucun discours sur la muraille même, qui est juste un lieu vide, à investir, parmi d'autres. Nous avons d'abord cherché quels étaient les modes de dénomination de la muraille. Un mot s'impose : *sur,* qui signifie rempart. C'est le seul mot qui est prononcé sur le terrain. Chez les architectes, on trouve des nuances plus subtiles entre *kaleiçi* (dans la forteresse, intra-muros) et *kaledışı* (hors de la forteresse, extra-muros), mais ce langage ne concerne pas les acteurs de la muraille à proprement parler.

11 Nous avons voulu aller plus loin, et nous nous sommes pour cela servi d'un questionnaire photo. Cet outil devait permettre entre autres d'approfondir la recherche des images et des représentations collectives de la muraille. Six photos présentaient un panel de différents aspects représentatifs de la muraille : les jardins extérieurs entre Silivrikapı et Belgradkapı ; la trouée d'Ulubatlı ; Edirnekapı, porte de la conquête ; Ayvansaray et un cimetière résiduel, vus de l'échangeur ; un petit habitat-squatt aménagé dans une niche de la muraille ; et enfin un campement de *çingene* à l'intérieur de la muraille. L'identification de ces images permettrait de recueillir et d'analyser les représentations de la muraille par les différents acteurs de terrain de l'échantillon (les quatre catégories d'usagers et de riverains).

12 Le traitement des réponses donne les résultats suivants :
Taille de l'échantillon : 23 personnes interrogées.
Réponses obtenues :

Photo 1 : les jardins extérieurs entre Silivrikapı et Belgradkapı

Yedikule	5
Jardins de Yedikule	2
Silivrikapı	3
Mevlânakapı	2
Entre Silivrikapı et Topkapı	2

Zeytinburnu-Yedikule	1
Ulubatlı avant	1
Sulukule	1
Kozlu *mezarlığı*, cimetière de Kozlu	1
Entre Silivrikapı et Mevlânakapı	1
Là-bas, en haut	1
Un très bel endroit à nettoyer	1
Ne sait pas	2

Photo 2 : la trouée d'Ulubatlı

Ulubatlı	8
Vatan caddesi	4
Topkapı	3
Edirnekapı	2
Kaleiçi, intra-muros	1
Yedikule	1
Entre Edirnekapı et Topkapı	1
En bas	1
Ne sait pas	2

Photo 3 : Edirnekapı, porte de la conquête

Edirnekapı	8
L'entrée d'Istanbul, à Topkapı	3
Topkapı	2
Belgradkapı	1
Silivrikapı	1
Une porte d'entrée	1

Trois solutions : Silivri, Top ou Edirnekapı	1
Ne sait pas	6

Photo 4 : Ayvansaray et un cimetière résiduel, vus de l'échangeur

Haliç, la Corne d'Or	4
Ayvansaray	3
Sultan Eyüp mezarlığı, cimetière d'Eyüp	2
Cimetières de Topkapı	2
Route d'Edirnekapı à Eyüp	1
Entre Eyüp et Balat	1
Merkezefendi mezarlığı, cimetière de M.	1
Cimetière de la fabrique de pain de *Haliç*	1
Cimetières de Mevlânakapı	1
En bas tout droit	1
Anemas	1
Samatya	1
Edirnekapı	1
Ne sait pas	3

Photo 5 : un petit habitat-squatt aménagé dans une niche de la muraille

Evsizler, les sans logement	2
Silivrikapı	2
Mevlânakapı	2
Sulukulekapı	2
Haliç	2
Les sans travail et sans logement	1
Écurie	1

Maisons de jardiniers	1
Dans les murs	1
Ayvansaray	1
Un endroit dangereux	1
Ne sait pas	7

Photo 6 : un campement de *Çingene,* gitans, à l'intérieur de la muraille

Çingene	2
Evsizler, les sans logement	2
Immigrés d'Anatolie, sans argent	1
Campements après le tremblement de terre	1
Maisons de jardiniers	1
Mevlânakapı	1
Silivrikapı, à l'intérieur du mur	1
Ulubatlı	1
Sultan mahallesi, vers Edirnekapı	1
Sulukule	1
Mevlânakapı	1
Un endroit très sale	1
Dans les murs	1
Ne sait pas	8

13 Cette extrême disparité des réponses se retrouve dans les sondages réalisés de façon empirique lors des palabres sur la muraille. Ces résultats montrent d'abord une grande imprécision dans les réponses. Si cela peut parfois être dû à la mauvaise vue de certains interrogés, les malvoyants ne forment pas la totalité de l'échantillon. D'autre part, les problèmes de vue ont souvent été compensés par un examen fort long, détaillé, et parfois en groupe, des photos. Cette imprécision doit être en fait interprétée comme une méconnaissance de la muraille dans sa totalité. Souvent, les interrogés peuvent identifier une des photos si elle correspond à l'endroit où ils se trouvent, ou où ils ont l'habitude d'aller. Au lieu d'une connaissance globale de la muraille, nous observons donc une connaissance de « points », de zones précises et limitées. L'analyse des micro-

mobilités confirme cela : la plupart des passants fréquentent une petite zone. La muraille est souvent considérée comme un endroit peu sûr, on se rend donc sur les lieux apprivoisés. Même les errants ne parcourent jamais la muraille sur ses sept kilomètres de longueur, ils entrent, errent, puis sortent dans un périmètre d'un ou deux kilomètres maximum. Quant à ceux qui travaillent et/ou habitent la muraille, ils occupent un secteur limité dans la muraille et en sortent soit pour travailler *(hurdacı* se rendant dans les rues côté intérieur) ou pour rentrer chez eux (jardiniers habitant à Zeytinburnu).

14 Nous avons été plus loin en leur demandant quelles étaient les limites de leur territoire, et quels autres territoires s'étendaient au-delà (au nord, au sud, à l'est, à l'ouest). Nous avons dû nous baser sur une notion a *priori* du territoire pour poser nos questions. Pour cela, nous avons utilisé le terme *mahalle,* qui désigne à la fois le quartier administratif (subdivision de l'arrondissement, avec le *muhtar* à sa tête), et le quartier vécu, sans que ces deux notions ne désignent toujours le même espace concret. Là encore, nous avons rencontré des réponses surprenantes, hormis pour une petite minorité d'interrogés (policier, artisans, *muhtar*). Les limites du territoire comme la désignation des territoires environnants sont fait en références à de grands ensembles, presque toujours les arrondissements (Fatih, Zeytinburnu, Eyüp). Il y a ainsi un décalage entre l'espace vécu (petit périmètre) et sa représentation dans l'ensemble de la ville. Il manque un niveau intermédiaire, pour ainsi dire, qui indiquerait par exemple que le territoire s'étend entre telle et telle porte, s'arrête d'un côté au cimetière, de l'autre à la rue qui longe le mur intérieur, niveau qui correspondrait aux mobilités observées.

15 Ainsi, nous pensions trouver une vision linéaire de la muraille, et nous découvrons une vision partielle, ponctuelle, circulaire. Cette vision linéaire, pré-notion du chercheur, est de l'ordre du macro, alors qu'à l'échelle du micro, cette méconnaissance globale de la muraille exprime le primat des « points » sur la totalité, dans les pratiques et les représentations.

16 Il convient d'ouvrir ici l'analyse à la comparaison avec les représentations « de l'extérieur » de la muraille, c'est-à-dire à celles des individus et des groupes qui ne se rendent pas matériellement sur la muraille. D'entrée de jeu, nous pouvons infirmer une partie de notre hypothèse : il est difficile de mesurer un écart entre les modes d'occupation de la muraille et le discours officiel, car, on l'a vu dans le chapitre précédent, le discours officiel est quasi inexistant

> Une anecdote à ce sujet. Le 29 mai, jour de la commémoration de la conquête, est le seul jour de l'année où les occupants de la muraille sont publiquement en face des pouvoirs politiques, nationaux et municipaux. Cette confrontation illustre parfaitement la politique de l'autruche : pendant plusieurs heures, à quelques mètres les uns des autres, les officiels, les figurants et le public vont participer au déroulement de la cérémonie, pendant que les jardiniers continueront de bêcher et de sarcler comme si de rien n'était. Pas de regards, chaque monde ignore l'autre, même si l'on devine dans cette attitude des jardiniers une forme de résistance ou de provocation.

17 Il existe par contre un écart plus clair entre l'image touristique (site historique, généralement mentionné dans les guides ou les tours mais jamais visité sur place) et la pratique locale. Cet écart semble toutefois se réduire. Sans doute quelques rédacteurs

ou correspondants d'éditeurs de guides ont-ils dû rencontrer quelques déboires sur place, car des mises en garde apparaissent aux chapitres « murailles théodosiennes ». En outre, les circuits organisés, on l'a dit, ne s'arrêtent presque jamais sur la muraille, tout au plus un coup d'œil du bus en passant par la Kennedy Caddesi.

18 Alors que le discours des universitaires stationne souvent dans la contemplation orientaliste, le discours médiatique, vaguement historique ou architectural, joue plus souvent sur le registre de la déchéance. De fait, si on lit les journaux, puis si on fait un premier tour d'ensemble de la muraille, on peut se forger une première image assez ambiguë de la muraille. Pour notre part, nous avions imaginé au départ la métaphore de la mâchoire cariée pour décrire son aspect visuel. Ces représentations sont cependant très partielles, car elles ne tiennent pas compte de la présence humaine autour et dans la muraille.

19 Il est plus intéressant de comparer les représentations locales des occupants de la muraille avec celles des riverains. Pour la majorité des occupants (passants, travailleurs, habitants), c'est soit un lieu tranquille, soit un simple lieu de travail fonctionnel. Pas ou très peu de conscience historique ou architecturale, ici. Il suffit de citer le cas de ces trois hommes bien habillés et nullement dans le besoin qui construisaient paisiblement une véritable écurie à l'intérieur d'une portion rénovée de la muraille, dans une des niches voûtées du mur principal. Les images et les représentations des riverains qui ne vont pas sur la muraille, parfois seulement la traversent aux portes principales, sont bien différentes. Il s'agit bien parfois d'un bâtiment historique, mais c'est surtout, avant tout, un lieu dangereux. C'est aussi un lieu sale, et de fait, de nombreuses décharges sauvages se déversent dans l'intérieur de la muraille. Pour Ozan, commerçant en linge de maison près de Mevlânakapı,

> « il ne faut pas se balader sur le mur, il y a des sniffeurs [de colle] et on peut se prendre un coup de couteau ».

20 L'arrivée récente d'un campement tzigane à cet endroit a provoqué bien des crispations. Ainsi, Nedim, *muhtar* de ce quartier de Veledi Karabaş, raconte son enfance passée là, à jouer et à pique-niquer sur la muraille, chose impensable aujourd'hui, *« maintenant, je n'y vais plus »*. Dans le jardin de la mosquée Fatih Mihrimah Sultan, au pied d'Edirnekapı, Bahar et Can, deux pieux musulmans, évoquent les 150 mètres d'épaisseur de *gecekondu* qui enserraient la muraille avant son dégagement.

> « Maintenant, c'est rasé, tout est interdit, mais des gens vivent quand même là, tout le monde s'en fout ».

21 L'indignation perce dans leurs voix :

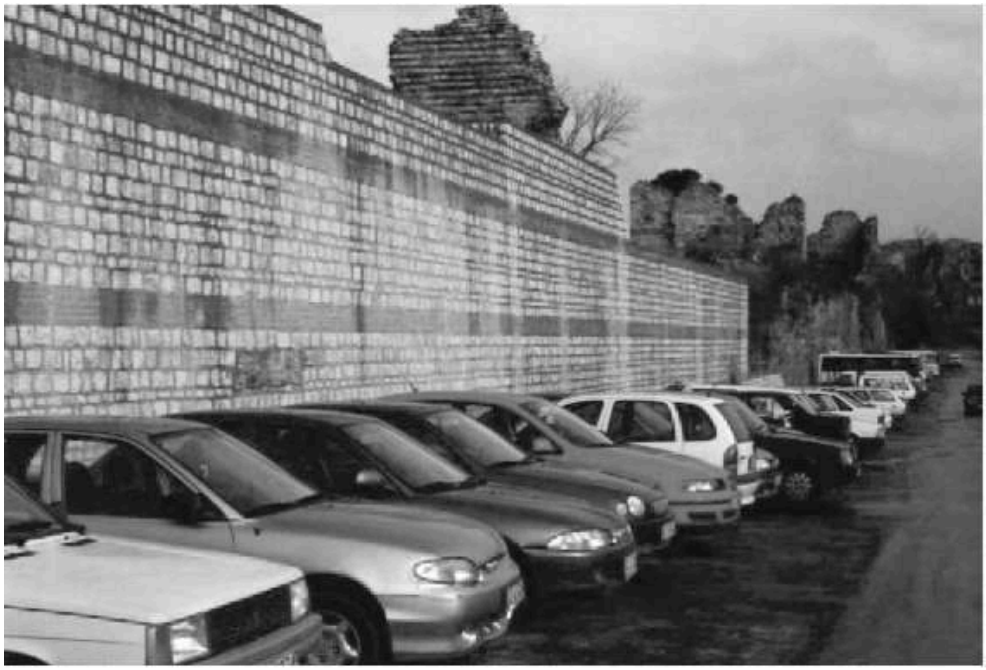
> « le soir, c'est dangereux, juste ici, derrière, il y a de l'alcool, du *rakı,* du vin, des seringues... ! »

22 Non loin de là, un autre jour, ce sera Savaş, un chauffeur de bus, qui, désirant vider son sac, enfoncera le clou :

> « il faut nettoyer le mur. C'est une belle chose, mais ce qu'il y a autour n'est pas bien. Il y a des gens qui viennent ici, contre la mosquée — vous savez, c'est comme une église — et qui boivent, et laissent les bouteilles là ».

23 Savaş est un islamiste pur et dur. Après avoir évoqué avec des paroles sévères le contentieux franco-turc relatif à la question arménienne, il reviendra sur la nécessité de « nettoyer » toute cette déchéance sur la muraille.

La muraille et sa fonction de parking



24 Cette confrontation des images et des représentations montre un écart certain. Cela traduit un état de tension entre les occupants et les riverains. Les occupants actuels ont colonisé et se sont approprié la muraille et les riverains n'y vont plus. La cohabitation entre les deux groupes est difficile, voire conflictuelle en certains points, surtout depuis les occupations sauvages des dix dernières années. Les critiques les plus dures viennent des commerçants installés et des islamistes.

25 On a vu au premier chapitre l'appariement muraille-frontière s'estomper partiellement et l'analyse, ici, des micro-mobilités de l'échantillon « passants » renforce cela. Les franchissements de la frontière en voiture sont incontestables. Dans le monde du piéton, qu'en est-il ? Nos observation postées et itinérantes nous donnent des éléments de réponse. Il y a bien sûr des franchissements piétons de la muraille, mais cela ne touche qu'un petit nombre des micro-mobilités observées. Et la majorité de ces franchissements concernent des habitants des ruelles proches de la muraille côté intérieur qui vont prendre un bus sur la rocade. Dans nombre de cas, les déplacements viennent buter sur la muraille et ne la dépassent pas. Les individus ou les groupes viennent ainsi de la vieille ville et s'arrêtent sur la muraille, ou viennent de Zeytinburnu ou d'Eyüp et font pareil. Ainsi, on s'arrête sur la muraille (pour y faire toutes sortes de choses) plus qu'on ne la franchit !

L'épaisseur de la muraille

26 La muraille serait ainsi plus un objectif qu'un point de franchissement. De la même façon, il s'agit, pour les travailleurs, d'un lieu où l'on vient travailler, et pour les habitants, d'un lieu où l'on va habiter. Il faut donc considérer la muraille dans son épaisseur, c'est dans l'épaisseur que les choses se passent. Cette épaisseur peut être définie, selon les endroits, au minimum par les deux murs principaux (on dira mur est - côté intérieur, et mur ouest - côté extérieur), et au maximum par le mur est et la bande de jardins ou d'espaces verts (côté extérieur).

27 Avec ce que nous venons de dire des modes d'occupation de la muraille, nous allons procéder à un renversement de la perspective : ce n'est plus la muraille qui est une frontière, la frontière est en fait constituée par les murs de la muraille, et définissent un territoire à l'intérieur de ces limites. Ce territoire, l'intérieur de la muraille, est séparé des territoires environnants d'un côté par le mur est, vers l'intérieur, de l'autre par le mur ouest, le muret de l'ancien fossé ou certains bandes vertes, vers l'extérieur.

28 Ce territoire se différencie des territoires environnants à la fois par sa structure matérielle et par son mode d'occupation. Il s'autonomise ainsi en se différenciant. Voyons maintenant ce qui le caractérise. Mais auparavant, apportons une petite précision : cette définition de la muraille territoire ne s'applique pas uniformément dans ces termes aux sept kilomètres de remparts. Ainsi, certaines portions, par leur état, ne peuvent constituer un territoire aussi clairement défini - par exemple certaines portions entre Ulubatlı et Edirnekapı.

29 Le territoire dont nous parlons révèle d'abord sa dimension physique : son inscription dans l'espace, massive, a été évoquée dans le chapitre précédent. C'est également un territoire nommé, révélant un mode de dénomination remarquablement univoque *(« sur »)*. C'est aussi un territoire différencié, au sens de R. Ledrut[9], que nous avons évoqué dans la première partie. La population, ses pratiques, ses représentations, sont fortement différenciées des territoires environnants (et atomisées à l'intérieur même du territoire). On retrouve aussi la ségrégation d'Y. Grafmeyer[10]. La ségrégation que nous observons ici semble moins résulter d'une politique déterminée que des effets de l'inégalité produite par la différenciation sociale, et des comportements individuels discriminatoires (par exemple, la venue des tziganes dans un endroit où ils peuvent planter leur campement au cœur de la ville sans être, sinon vus, du moins chassés). On a vu également que les valeurs de référence des groupes en présence se différencient, entre les riverains et les occupants de la muraille. Cependant, si l'on considère l'ensemble somme toute disparate des occupants, ce filtre se brouille (car les valeurs sont elles aussi disparates). Enfin, nous sommes ici en présence d'un faisceau de territoires bien réel, et non mythique.

De la frontière à la marge

30 La forme matérielle de ce territoire permet d'abord l'invisibilité. Cette invisibilité autorise donc toute une gamme de pratiques que nous allons évoquer. L'image du territoire (dangereux, mal famé) vient appuyer l'invisibilité, renforçant le potentiel des possibilités. À tel point d'ailleurs que certaines pratiques normalement dissimulées peuvent se laisser voir de loin, sans risques réels pour leurs auteurs (consommation collective d'alcool par exemple).

31 Ce territoire est le théâtre de mobilités : micro-mobilités liées aux pratiques des occupants, mais aussi mobilités résidentielles et sociales. Ainsi, Nur Akın, architecte, déclare dans un entretien :

> « peut-être qu'il y a...des gens qui restent longuement, qui vivent depuis 20 ans, même plus, qui vivent là et qui sont, qui meurent là, peut-être, mais je crois que la plupart des gens qui viennent s'installer là s'intègrent avec la ville en...5 ans, disons, entre 3 et 5 ans ».

32 Nous avons pu constater ces faits sur le terrain : une partie des occupants est en transition sociale et résidentielle, une autre partie reste sur place - ce qui tendrait à

conférer à la muraille une dimension de « quartier ». En fait, il semble que ce soit le croisement de ces deux types de mobilité qui confèrent à la muraille son caractère de territoire clairement identifié : halte connue de transition pour les uns, quartier fixe pour les autres. Quoiqu'il en soit, pour chaque groupe, habiter la muraille signifie une mise à l'écart temporaire ou durable du système, de la normalité.

33 La muraille donne à voir plusieurs types de pratiques : l'errance, le sommeil, l'isolement (pour se reposer, réfléchir). C'est aussi et surtout le lieu de pratiques jugées déviantes : alcool, drogue, sexe, trafics divers. Mais si l'on dit pratiques déviantes, on doit s'interroger : déviantes par rapport à quoi ? Ces pratiques relèvent des comportements réprouvés par l'ordre moral dominant, issu de l'islam, et, dans une moindre mesure, par l'ordre moral ascendant, celui des classes supérieures occidentalisées (désignées ainsi pour faire court, car on pourrait écrire un chapitre entier sur l'émergence et la définition des classes supérieures occidentalisées à Istanbul et en Turquie...).

34 La muraille, lieu pratique et symboliquement opposé à l'ordre dominant, est d'ailleurs parfois le théâtre d'affrontements politiques. Ainsi, en février 2001, avait lieu comme chaque année le nouvel an kurde, le *newroz.* Les préavis officiels de la manifestation festive populaire — une manifestation plus mondaine était organisée dans une salle en périphérie — ont tous été rejetés par la municipalité et la police. La manifestation s'est donc déplacée sur l'esplanade de Topkapı : feux de camps, repas collectifs, chants et danses ont rassemblé plusieurs milliers de personnes. Immanquablement, les forces de l'ordre sont intervenues pour disperser la manifestation non autorisée. Lors des affrontements, les manifestants se sont retranchés dans la muraille, d'où ils ont pu défier les forces de police pendant une partie de la nuit. Lieu symbolique mais aussi concret d'opposition. La police et l'armée étaient déjà intervenues plusieurs fois à cet endroit pour diverses raisons, liées notamment à la destruction de l'ancien terminal des autocars interurbains (*otogar)* et des marchés qui l'entouraient, les affrontements les plus forts ayant eu lieu en 1997.

35 Ce territoire est enfin un lieu de refuge. Refuge pour les groupes trop faibles financièrement pour pouvoir se loger légalement, refuge aussi pour tout un pan d'économie souterraine (qui représente sans doute 40 % du PIB turc). Refuge donc pour ceux qui sont à l'écart du système économique. Jardiniers, commerçants de rue, mais aussi *hurdacı,* qui sont les véritables nettoyeurs d'Istanbul (une étude, à vérifier par ailleurs, montre qu'ils recycleraient environ 60 % des déchets domestiques. Dans une ville comme Istanbul où les revendications écologiques sont encore balbutiantes, ce chiffre est à rapprocher des chiffres des pays occidentaux...). Ces récupérateurs arpentent tous les quartiers, sans exception, mais ni les habitants ni les autorités ne veulent les voir, ils sont pour ainsi dire « transparents », « invisibles » dans la ville, tous comme leurs habitats, en particulier dans la muraille.

36 Muraille refuge, donc, mais refuge organisé. C. Deboulet[11] a ainsi montré pour le Caire comment l'habitat d'initiative populaire était régi par des règles importées des lieux d'origine vers la ville, et comment derrière les apparences ces lieux étaient en fait organisés. Cette analyse s'applique en partie à la muraille, que l'on songe seulement à la vision des cultures ordonnées de Yedikule, ces potagers qu'on dirait « à la française ». Cette analyse s'applique moins directement aux pratiques déviantes que nous avons évoquées auparavant, même si des codes de cohabitation existent entre les différents occupants de la muraille (codes d'ailleurs plus ou moins souvent transgressés).

37 Déviance, mise à l'écart économique, opposition à l'ordre dominant, refuge, voilà en définitive les traits plus profonds de la muraille- territoire. La muraille devient ainsi à la fois une marge et une soupape, ou autrement dit remplit les fonctions de marge et de soupape. Soupape sur le plan des pratiques temporaires, où s'exprime un refoulé derrière lequel on devine le poids de la pression sociale et de l'ordre moral (renforcé/ confirmé par l'élection et la réélection des islamistes à l'İBB et dans la quasi-totalité des arrondissements). Marge sur le plan des pratiques durables : ce qui se passe dans la muraille se pose en marge du mode de production dominant, hors du « cycle de la marchandise » pour reprendre les mots de R. Ledrut[12]. La marchandisation de l'espace et l'étalement de la publicité avancent à grande vitesse dans la ville. La mise en marge d'une frange grandissante de la population est accélérée par la tension entre d'une part une crise économique endémique et une dévaluation-inflation galopante et d'autre part une marche forcée vers le modèle américain. Les politiques d'ajustement structurel du FMI ont d'ailleurs suscité des vagues d'agitation sociale, vite réprimées. La pression de l'ordre économique vient ainsi renforcer la pression de l'ordre moral. On peut voir aussi le visage de la muraille-marge dans la confrontation des discours sur le travail : pour les riverains, les occupants n'ont pas de travail, alors que les occupants déclarent, eux, en avoir. Retrouvons notre notion de frontière : en entrant dans la muraille, on passe donc la frontière « dedans/ dehors » du cycle de la marchandise, le mode de production dominant. On passe la frontière entre l'intégration sociale et la marge.

38 Continuons un peu sur ce registre en opérant un détour par H. Lefebvre[13], chez qui l'espace social est un produit social qui contient les rapports sociaux de production. Il faut pour l'auteur se situer au cœur des pratiques sociales afin de montrer les enjeux et les rapports des sujets à l'espace. H. Lefebvre définit la triplicité de la figure de l'espace. Dans le champ de la pratique sociale, on a le « perçu », pratiques quotidiennes et inconscientes des habitants, « lieu de l'ineffable ». Dans le champ de la représentation de l'espace, on a le « conçu », planification urbaine et décisions technocratiques, « ordre rationnel ». Dans le champ de l'espace des représentations, enfin, on a le « vécu », espace des usagers, lieu de l'imagination et du symbolisme, « demeures poétiques ». Dans les faits, le conçu domine le vécu pour l'auteur, et le perçu exprime la domination du capital. Si l'on tente d'appliquer ce schéma à notre objet d'étude, on pourrait proposer d'associer le perçu à la marge et au refoulé de l'ordre « libéralo-musulman » (l'expression n'est pas de nous), le conçu aux discours historiques et aux réponses sécuritaires qui touchent la muraille, et le vécu aux conflits sociaux et aux tensions qui agitent cet espace. Poursuivons avec H. Lefebvre :

> « le capitalisme a son espace, un espace abstrait, dont la fonction est de permettre le triomphe de la marchandise ».

39 Adapté à notre terrain en 2001, cela pourrait vouloir dire que la muraille, en tant que barrière concrète, élément enraciné et concrètement structurant, est un obstacle abandonné aux marges qui ne rentrent pas dans le cycle actuel de la marchandise (réseaux, flux, économie abstraite). C'est un angle d'analyse parmi d'autres...

40 Car nous pourrions aussi approfondir l'approche plus spécifiquement anthropologique de l'occupation humaine organisée de la muraille. Ce n'est pas qu'une marge économique, des modes de vie particuliers s'y mettent en place, avec des codes, des règles, certains types de rapports sociaux. Les jardins en sont un bon exemple. Nous avons évoqué plus haut avec C. Deboulet[14] l'organisation de ces microsociétés. Nous avons en effet affaire ici à un mode de production organisé, avec des ressources, des

débouchés, un système d'échange avec l'extérieur. C'est d'ailleurs sur le plan économique et technologique (adductions d'eau « astucieuses », outillages, mises en valeur particulière du sol, découpage du terrain...) que cette société se particularise et pourrait devenir un objet d'étude en tant que tel. Sur les plans religieux ou des structures de la parenté, on retrouve le modèle rural turc. Par contre, le système technologique et de production des *bostancı* (jardiniers) mériterait une analyse anthropologique plus poussée. Nous pensons par ailleurs, dans l'optique de l'anthropologie appliquée, que ce mode de production original pourrait être défendu comme modèle alternatif à développer dans le cadre des changements globaux qui touchent Istanbul et plus globalement la société turque. Cette conscience d'un modèle alternatif n'est pas présente aujourd'hui chez les jardiniers qui reproduisent, en l'adaptant de manière originale, le mode de vie et de production de leur campagne d'origine. On peut d'ailleurs penser que proposer un modèle alternatif suppose la connaissance et/ou la maîtrise partielle du système dominant ; or c'est justement par manque de maîtrise de ce système que ces jardiniers se sont installés là.

41 Dernier élément de cette analyse, nous évoquerons à nouveau l'opposition intérieur/extérieur. Ce couple de représentations fonctionne pleinement pour les groupes en tension ou en conflit sur le terrain : riverains d'un côté, occupants usagers de la muraille de l'autre. Vu de l'intérieur, la muraille retrouve par un curieux retournement sa fonction défensive : elle protège de la violence symbolique, au sens de J. Rémy et L. Voyé[15] de l'ordre et de la norme, contre laquelle les populations qui occupent la muraille se trouvent démunies. Face à un ordre dominant qui promeut, entre autres, une société de l'apparence, le refuge devient aussi ce qui permet l'invisibilité.

42 Nous sommes partis du constat d'une muraille frontière détournée (par rapport à ses fonctions primitives et aux discours extérieurs), et nous sommes arrivés à la muraille marge et soupape (instituée en territoire aux frontières lisibles). Cette analyse amène à son tour une question : pourquoi la muraille ? Ou, plus clairement, qu'est-ce qui fait que la muraille joue ce rôle ? Un premier élément de réponse réside sans doute dans sa matérialité (formes « pratiques »), et nous retrouvons encore une fois le poids que peut avoir la matérialité de l'espace, ce qui justifie à posteriori la référence à l'approche objectale de P. Sansot[16] (aller des lieux aux hommes). Mais ce n'est pas tout. Nous sommes en face d'un espace en mouvement qui a connu, depuis une quinzaine d'années, d'importants bouleversements. Ces changements se poursuivent aujourd'hui, et entrent en tension avec ce qu'est devenue la muraille, avec ses modes d'occupation. C'est en explorant cette piste du changement social, et du changement permanent, que nous nous demanderons quels types d'espaces deviennent des « marges » et des « soupapes ».

NOTES

7. *Le patrimoine réinventé*, Paris : PUF, 1984

8. Pour préserver l'anonymat des interrogés « intra-muros » nous leur avons donné des prénoms fictifs.

9. *Sociologie urbaine*, Paris : PUF, 1968.
10. *Sociologie urbaine*, Paris : Nathan, 1994.
11. Conférence du 16/12/96 à l'IFEA : *« L'habitat d'initiative populaire au Caire ou le mythe de l'anarchie urbaine : enjeux d'une compréhension anthropologique »*, lettre de l'OUI, 10, Istanbul, 1997.
12. *Sociologie urbaine,* Paris : PUF, 1968.
13. *La production de l'espace*, Paris : Anthropos, 2e édition, 1981.
14. *Op. cit.*
15. *Ville, ordre et violence*, Paris : PUF, 1981.
16. *Poétique de la ville*, Paris : Klincksieck, 1973.